



UN PRINCE DE CHIO

ORIGINAIRE DE

BROMEILLES-EN-GATINAIS

u début du XVIII^e siècle vivait, dans une paroisse assez voisine de La Chapelle-la-Reine et de Puiseaux, un maître d'école du nom de Denis Douceur, qui appartenait, assure-t-on, à une honorable famille parisienne; mais, disgracié de la nature, il était allé s'établir à Puiseaux où il épousa Marguerite Juteau, fille de l'organiste de cette paroisse, avant de devenir maître d'école à Guercheville, puis à Bromeilles. De ce mariage naquirent deux fils : Guy-Mathurin, baptisé à Guercheville le 4 avril 1713, et François, baptisé à Bromeilles le 26 mai 1716. Leur père mourut à 43 ans, le 2 février 1718. Vers l'âge de sept ou huit ans, les deux enfants furent envoyés chez un parent, prieur à Château-Thierry, qui se chargea de leur éducation. La vocation ecclésiastique de l'aîné lui permit d'obtenir un canonicat à Péronne, puis à Paris, où il mourut, empoisonné peut-être, et où il

— 237 —

fut enterré (à Saint-André des-Arts); il serait l'auteur d'un *Éloge du mensonge* qui a dû être imprimé mais dont il n'a pas été possible de retrouver d'exemplaire. Le cadet, François Douceur, mena une existence beaucoup plus agitée.

On le voit arriver à Paris, vers 1745. Il y débute en prenant des noms d'emprunt (de Mont, d'Aprémont, puis comte de Saint-Ange); grâce à quoi il réussit à faire des dupes et à mener une vie plus large que ne lui permettaient ses modestes ressources. On le voit encore habiter, sous le nom de Mauny, à l'hôtel de la Couture, rue Saint-Jacques, face au collège des Jésuites; on le voit courir les grisettes, et faire la connaissance d'une certaine veuve Durosoir, d'origine irlandaise, avec laquelle il vécut et qui se faisait couramment appeler Madame Saint-Ange. Le couple, portant la tête haute, alla s'installer à l'hôtel de Hollande, rue Saint-André-des-Arts, puis rue du Paon, hôtel de Tours, accompagné de plusieurs domestiques; il fut d'ailleurs poursuivi pour refus de restituer à une ouvrière 900 livres qu'il lui avait empruntées, et filouta 225 livres à un maître cordonnier de la rue Neuve-Saint-Roch.

Madame Saint-Ange s'était procuré, on ne sut jamais comment, des papiers provenant d'une certaine famille Giustiniani. Son compère François Douceur se les approprias, se para d'un nouveau nom, et envisagea les moyens de faire fortune.

On le retrouve donc bientôt prince Giustiniani, souverain de l'île de Chio. Avec un pareil état-civil des décorations sont indispensables; il se pare donc de deux cordons, l'un bleu, qui représentait l'ordre

hypo hétique de Saint-Georges de Chio, dont il se qualifie grand-maître; l'autre rouge, qui est l'ordre du Christ du Portugal. Le 1^{er} septembre 1746, il épouse à l'église Saint-Sulpice, après contrat passé l'avant-veille devant le notaire Robineau, la veuve Durosoir qui pour la circonstance prit le nom de Marie-Françoise-Rose Majenis. L'acte le qualifie de « très haut et très puissant seigneur monseigneur Giustiniani, comte de l'Empire, chevalier de l'ordre du Christ, issu des anciens princes souverains de l'île de Chio »; et sa future est dite « fille de très haut et très puissant seigneur monseigneur Hugues Majenis, issu des anciens princes d'Irlande ».

Dès lors, le prétendu prince Giustiniani va s'enhardir et continuer ses exploits. En février 1747 il obtient un passeport pour l'Italie, se fait inscrire au rang des princes de l'Europe dans l'*Almanach de la noblesse* de 1756, et, lorsque lui est né un fils, il lui donne, comme à un rejeton de haute lignée, les nombreux prénoms de Maximilien-Joseph-Marie-Anne-Pierre-Michel-François-Ferdinand-Auguste; les parrain et marraine sont l'électeur de Bavière et sa femme, représentés à la cérémonie par le comte d'Eyck, leur envoyé extraordinaire. La *Gazette de France*, annonçant cette importante solennité, fit allusion à des lettres patentes décernées par Louis XIV à son aïeul en mars 1688, confirmant une soi-disant généalogie de la famille Douceur-Giustiniani, enregistrée à la Chambre des Comptes; et, pour corser cette fameuse généalogie, il y était question d'un certain Thomas Giustiniani, protestant, familier du prince de Condé, tué au siège de

Paris (1589), en combattant pour le roi Henri III; d'un Philippe Giustiniani, marié à une Montmorency, mort au siège de La Rochelle, en 1627; de Siméon Giustiniani, fils du précédent, qui abjura la religion réformée, et, grâce à la protection de Richelieu, aurait épousé une riche héritière, fille de son favori secret Noël Douceur.

Que nous voilà donc loin du modeste maître d'école de Guercheville!

Le prince souverain de l'île de Chio ne s'arrêta d'ailleurs pas en si bon chemin. Il réussit, un peu plus tard, à faire présenter son fils (entré au régiment des mousquetaires) par le maréchal de Richelieu au roi Louis XV, et la *Gazette de France* mentionna encore cet événement. Il obtint pour ce même fils un titre de colonel dans les armées de Bavière, six mois après, et commença des démarches pour lui faire octroyer une commission de colonel, puis un régiment, en France. C'était sans doute aller un peu vite en besogne; mais que n'obtient-on pas avec un si beau nom et de si brillants antécédents? Le jeune mousquetaire fut doté, en 1775, d'un grade de sous-lieutenant dans le régiment de Nassau, en attendant mieux; et son père demanda en sa faveur le traitement de cousin du roi.

Cette dernière sollicitation mit un terme à ses succès, et c'est ce qui le perdit. Une enquête fut décidée. Le ministre, désireux de connaître les titres sur lesquels pouvait dûment s'appuyer une telle requête, chargea le généalogiste des ordres du roi de les examiner. C'est alors que fut découverte la supercherie: absence de lettres patentes authentiques

de Louis XIV; fausseté des prétentions généalogiques du prétendu prince de Chio. D'un bout à l'autre, tout n'était que bluff et faux dans cette histoire : l'alliance avec une Montmorency, les ancêtres morts au service du roi, la protection de Richelieu, les décorations et les titres.

Dès lors, une fois mise sur la piste, la police découvrit la vérité, ainsi qu'on le voit par un mémoire remis au ministre Amelot le 30 décembre 1780. Par l'intermédiaire de l'intendant de l'Orléanais avait été retrouvé le véritable état-civil des membres de la famille Douceur à Bromeilles, à Guercheville et à Puiseaux. En confrontant la teneur de ces pièces et les données fournies par la fausse généalogie des Giustiniani, il fut facile de constater la seule concordance existant entre la fantaisie et la vérité : celle des prénoms, qui sont les mêmes des deux côtés. Aussi le généalogiste des ordres du roi n'eut-il pas de peine à démontrer, à quelques dates près, une étonnante similitude qui dévoilait ouvertement le faux. Il s'exprime ainsi : « Le prétendu prince Giustiniani se nomme François dans la généalogie qu'il a produite; il s'y dit fils de Denis et de Marguerite, et frère de Guy-Mathurin, et son contrat de mariage lui donne 31 ans, alors que l'extrait mortuaire de son frère (1746) le dit prêtre, âgé de 33 ans. On ne peut douter non plus que Guy-Mathurin, qu'il dit être son frère germain, c'est-à-dire fils ainsi que lui de Denis et de Marguerite, et qui est mort en 1746, âgé de 33 ans, ne soit le même que Guy-Mathurin, fils de Denis et de Marguerite, né en 1713. François, prince Giustiniani

est donc de son propre aveu le même que François Douceur, fils du maître d'école de Guercheville et de Bromeilles; ou bien il faut supposer qu'il a pu exister huit individus des mêmes noms et surnoms, vivant aux mêmes époques, c'est-à-dire deux Denis Douceur, tous deux maris de deux Marguerite, mais l'un prince et l'autre maître d'école, tous deux pères de deux François et de deux Guy-Mathurin, ecclésiastiques, les uns princes et les autres simples particuliers. Or cela est de toute impossibilité. »

J'ignore ce qu'il advint par la suite de ce singulier personnage, dont l'odyssée valait la peine d'être racontée. Depuis le XVIII^e siècle, les intrigants et les aventuriers de cette espèce n'ont pas manqué, et la presse s'est chargée de raconter au public leurs singuliers exploits. On en trouverait à toutes les époques, et c'est le rôle de l'historien de les démasquer¹.

HENRI STEIN.

1. Cet article a été écrit à l'aide du dossier composé par le généalogiste Chérin, et conservé en manuscrit à la Bibliothèque nationale.

